

FESTIVAL

Rencontres | Un lieu animé par l'équipe du Cirque Divers dans le cadre du Festival de Liège

# Le Jardin du Paradoxe, un plat de résistance

Prolongeant les spectacles, un lieu de débat et de réjouissances est né dans l'ancienne caserne Fonck. On y parle spectacle mais aussi identité et résistance. On y discute dans une ambiance chaude en couleurs.

ALAIN DELAUNOIS

Readlocks rastas, black muslims en costume strict et cravate, rapeurs et amateurs(trices) de hip-hop, l'atmosphère est chaude en couleurs dans l'ancienne caserne Fonck. Au Jardin du Paradoxe, le metteur en scène Mohamed Rouabhi explique posément pourquoi

son spectacle fait entendre les mots toujours contemporains de Malcolm X, le leader noir américain abattu en 1965. Assistance nombreuse, bigarrée, enjouée, comme après chaque spectacle du Festival de Liège. Et encore différente de ces autres soirs, où l'on a pu, pêle-mêle, retrouver les travestis de la Mama Roma, vibrer au son des mandolines napolitaines de Franco Boriello ou du «Rêve d'Éléphant» du jazzman Michel Debrulle.

Au Jardin du Paradoxe, on a le sens de la botanique proliférante et du greffage ardent. Jean-Claude Berutti y raconte la genèse du «Pupille veut

être tuteur» de Peter Handke. Claus Peymann, Christine Delmotte, Jacques Delcuvellerie, Odieu, Steve Houben, Noël Godin, la chorégraphe Wen Hui ont un mois pour y prendre leurs quartiers.

*On a le sens de la botanique proliférante et du greffage ardent*

Même les plus réticents des spectateurs s'attardent. Vies, rencontres et

bavardages d'après-spectacle. Le regard s'accroche aux œuvres de Johan Muyle, Patrick Corillon, Jacques Lizène, Topor, Arrabal: un parfum «d'une certaine gaieté» flotte dans l'air, comme ce gigantesque pied qui surmonte les tables. Le pied. Signe d'un plaisir commun et tangible.

Mais, réalisé à partir de restes épars du Cirque Divers, et d'après des photos de Philippe Gielen, le Jardin du Paradoxe n'est pas une nécropole. C'est un lieu vivant, dont le programme vient s'articuler, ou pas — c'est le paradoxe — sur les spectacles du Festival de Liège, glisse Michel Antaki. Invités

par Jean-Louis Colinet, directeur du Festival, Antaki et Brigitte Kaquet précisent le concept: *Nous, c'est identités et résistances. Pour un festival qui veut s'ancrer dans le présent, qui s'ouvre, ça allait presque de soi qu'on soit là.* Et puis cette caserne Fonck, son Hangar, son Manège, et son Jardin, ça pourrait peut-être bien convenir pour plus d'un mois... Le Théâtre de la Place et un nouveau Cirque Divers réunis en un même pôle culturel? Une alliance stratégique qui fonctionne déjà.

Brigitte Kaquet, l'animatrice d'un autre festival, Voix de Femmes, donne

carte blanche ce vendredi à la chanteuse berbère Cherifa et à Esma la Macédonienne, reine des Gypsies. Et ce jeudi, une table ronde réunira ces femmes dont les hommes ou les enfants sont, un peu partout sur la planète, portés disparus. Y prendront part Cherifa et Esma, ainsi que la Liégeoise Fanchon Daemers. Mais aussi des témoins, comme Yolande Mugasana, que l'on a pu entendre dans «Rwanda 94», l'Iranienne Fariba Hachtroudi, la Marocaine Khadija Rouissi, la Libanaise Wadad Halwani.

Brigitte Kaquet enfonce le clou. Ce

sont des voix de femmes, mais pas seulement: c'est avant tout un droit humain fondamental, qui part de cas individuels pour redéfinir une réelle identité civile. Cette identité que l'on refuse aux sans-papiers comme à ceux qui n'existent même pas dans les registres, parce qu'un pouvoir les a, un jour, rayés de la liste des vivants. ●

Table ronde «Les mères», ce jeudi 1/2 à 21 heures. Vendredi 2, concert «Voix de femmes» au Hangar à 20 h 15, rencontre avec Christine Delmotte à 21 h 30, et concert d'Argane, musique traditionnelle marocaine à 23 h 15. Ancienne caserne Fonck, rue Ransonnet, 4020 Liège. 02-221.20.20.



Vendredi soir, Voix de femmes sera l'invité du Festival de Liège avec Cherifa, du Moyen-Atlas, et Esma, reine des Gypsies.

## Des mères en lutte: l'action soulage la souffrance

### ENTRETIEN

Nom. Halwani.

Prénom. Wadad.

Nationalité. Libanaise.

Profession. Fonctionnaire à Beyrouth, présidente du Comité des Parents de disparus et enlevés du Liban.

ALAIN DELAUNOIS

son mari a disparu en 1982. Depuis 18 ans, Wadad Halwani et d'autres femmes du Liban luttent pour connaître le sort de leurs proches, enlevés et sans doute assassinés. Elle participe à la table ronde «Les mères» au Jardin du Paradoxe.

Comment résumer votre histoire? Elle est celle de centaines de femmes du Liban et dans le monde. Mon mari, militant communiste civil, a été

emmené pour un interrogatoire de 5 minutes il y a 18 ans. Depuis, des milliards de 5 minutes se sont écoulées, pour moi et mes deux enfants (3 et 6 ans à l'époque) sans que nous ne connaissions la vérité sur sa mort. Nous avons créé ce comité pour qu'une commission d'enquête existe. Après des années de lutte, notre comité est devenu légal, la commission parlementaire a été mise en place, et nous avons dressé une liste incomplète d'au moins 2.100 disparus. Mais on a cité aussi le chiffre de 17.000 personnes dont on a perdu la trace. Beaucoup reste à faire.

Quelles ont été vos difficultés?

Le plus dur, au début, cacher la vérité aux enfants. Le père est en voyage. Et puis les semaines passent, il faut changer de vie, essayer d'expliquer l'impossible. Mon mari était très présent, j'étais une femme gâtée par lui. Ennuis d'argent, difficultés scolaires, administratives, il faut tout affronter seule. Jusqu'à ce qu'on se retrouve à plusieurs, avec des amis qui vous soutiennent, d'autres femmes qui sont

dans le même cas. Nous avons été les premières à franchir entre nous les frontières de Beyrouth-Est et de Beyrouth-Ouest, au-delà des clivages religieux et politiques. Il faut respecter l'autre, c'est un apprentissage lent et douloureux. Mais l'action soulage la souffrance.

Concrètement, que voulez-vous obtenir?

Notre présence à Liège, avec des femmes d'autres pays, est le signe d'un réseau de solidarité humaine qu'il faut renforcer, faire entendre des pouvoirs politiques. Ce n'est pas une question de personnes, mais un vrai problème humanitaire. Au Liban, nous voulons que la date du 13 avril (NDLR, 1975, début de la guerre civile) devienne une journée officielle de la mémoire, pour les disparus et les morts. Qu'on établisse une liste exhaustive des victimes.

Et nous voulons encore que soient jugés et condamnés les auteurs de ces disparitions: c'est quasiment remettre en cause tout le système politique libanais! ●

